

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 63 (1954)
Heft: 3

Artikel: Florence Nightingale, la profession d'infirmière et la Croix-Rouge
Autor: Jaton, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

blessés, nous avons surtout employé du dermaplast, des sardions, des gouttes d'Hoffmann, du sucre, etc.

Notre pharmacie était presque toujours en ordre, mais quelques fois il y manquait du sucre et une paire de ciseaux. Il faudra remplir le tube de gouttes d'Hoffmann, celles-ci ayant beaucoup été employées.

Les blessés se sont bien laissé faire, ce qui a facilité notre tâche. Nous les en remercions beaucoup.

Nous espérons que ceux qui nous remplaceront se donneront beaucoup de peine pour accomplir ce travail, qui est le labeur dont la Croix-Rouge s'occupe le plus.

Les secouristes.

*

Ajoutons que ce groupe de la Croix-Rouge de la jeunesse romande a, au cours de la même année, confectionné et envoyé sept albums de

correspondance interscolaire destinés respectivement à des écoles du Canada, de l'Argentine, d'Australie, de France, de Grèce, d'Autriche et d'Afrique du Sud; eu des contacts avec un autre groupe de «juniors» romands; enregistré une des émissions de la Croix-Rouge de la jeunesse diffusées par Radio-Lausanne; soutenu par une collecte d'œufs une œuvre charitable locale et préparé le Noël d'un asile de vieillards de la région; aidé des malades de leur village (préparation du dîner d'une dame malade, etc.); collaboré très activement à la vente du mimosa et assumé enfin le parrainage d'un enfant réfugié. Il y a là, croyons-nous, un excellent et bel exemple du travail d'un groupe de «juniors».

En marge du centenaire de la guerre de Crimée 1854—1954

FLORENCE NIGHTINGALE, LA PROFESSION D'INFIRMIÈRE ET LA CROIX-ROUGE

d'après une étude de M^{le} R. JATON

M^{le} Renée Jaton, assistante a. i. au Bureau des infirmières de la Ligue des sociétés de la Croix-Rouge, vient de publier par les soins de l'Organisation mondiale de la santé et à l'occasion de la Journée mondiale de la santé du 7 avril, consacrée cette année à l'infirmière, une intéressante étude sur Florence Nightingale et la Croix-Rouge. La place ne nous permet pas malheureusement de reproduire en leur entier les pages de M^{le} Jaton et nous sommes obligés de les résumer, mais il eût été dommage de ne pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs l'essentiel au moins de son étude. Une étude à laquelle le proche centenaire de cette guerre de Crimée qui vit l'Angleterre, la France, la Turquie et le Piémont alliés contre la Russie et qui rendit le nom de Florence Nightingale aussi célèbre que Solférino celui d'Henry Dunant ajoute son actualité.

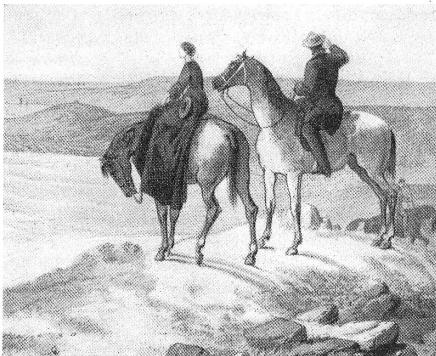
*

Florence Nightingale et Henry Dunant sont aussi inséparables de leur époque que leur noms le sont aujourd'hui de l'assistance aux malades et aux blessés. Car l'époque où ils vécurent tous deux, celle du romantisme, celle du «Réveil» religieux, est aussi, ne l'oubliions pas, celle où l'on vit naître et se répandre un immense mouvement de charité sociale.

Si Florence Nightingale et Henry Dunant dominent leur siècle dans ce domaine, n'oubliions pas que l'on vit, à partir de 1830, naître une quantité d'œuvres charitables. En Suisse, notamment, c'est, en 1842, la fondation à Echallens par le pasteur Germond d'une institution de diaconesses, à l'exemple de celle créée à Kaiserswerth en 1833, qui devait devenir, grâce à la générosité de la famille Butini de Genève, l'institution de Saint-Loup. C'est, en 1859, la fondation à Lausanne par la comtesse de Gasparin, née Boissier-Butini, de l'école de gardes-malades indépendantes de la Source, qui est aujourd'hui la plus ancienne du monde. C'est encore la création, dans le canton de Schwyz, de l'institution des religieuses d'Ingenbohl célèbre dans l'Europe entière.



Florence Nightingale en 1856



Florence Nightingale devant Sébastopol en mai 1855. (D'après un dessin de Lady Verney.)

Quelle est la place de Florence Nightingale dans l'œuvre conçue par Henry Dunant et qui devait devenir la Croix-Rouge internationale? Henry Dunant, lorsqu'il vint à Londres en 1872 présenter un rapport sur la Société de la Croix-Rouge, lui rendit ce bel hommage: «Bien que je sois connu comme étant le fondateur de la Croix-Rouge et l'instigateur de la Convention de Genève, c'est à une femme anglaise que revient tout l'honneur d'avoir inspiré ladite convention. C'est l'œuvre accomplie par Miss Florence Nightingale en Crimée qui me poussa à me rendre en Italie pendant la guerre de 1859.»

C'est en 1824, à 24 ans, que Florence Nightingale comprit que sa vocation était de se consacrer à des activités charitables dans les hôpitaux. Elle avait pensé jusqu'alors, avec son époque, que «les qualités propres à soulager les misères des malades étaient la douceur, la sympathie, la bonté, la patience». Une courte expérience pratique — elle avait dû soigner jusqu'à leur mort sa grand-mère et sa vieille nurse — vint lui démontrer que seules de solides connaissances et de réelles capacités étaient effectives. Il lui fallait apprendre à soigner les malades. C'est alors qu'elles commença ses enquêtes dans les hôpitaux d'Europe, son séjour au couvent de la Trinité des Monts à Rome et ses visites à Paris chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, pour lesquelles elle aura toute sa vie une tendresse particulière. Elle fit enfin deux séjours dans la maison de diaconesses de Kaiserswerth. Mais toutes ses aspirations et son désir de soigner les malades devaient trouver leur consécration définitive dans les hôpitaux militaires de Scutari et de Crimée. L'expérience qu'elle y acquit et le rôle qu'elle joua dès lors ont eu une influence considérable sur le développement ultérieur de la Croix-Rouge. Car on s'aperçoit que cette femme de génie a prévu la plupart des tâches qui sont celles qu'assume la

Croix-Rouge aujourd'hui dans le domaine des soins infirmiers: techniques des soins infirmiers, statut et éthique de l'infirmière, soins à domicile, service social à l'hôpital, foyers du soldat, dispensaires, crèches et enfin le service social dans sa forme moderne, avant même que le mot eût été créé. Ces tâches, inconnues encore, et presque insoupçonnables à l'époque si l'on évoque ce qu'était alors la condition de l'infirmière et l'ignorance de la plupart de celles qui prétendaient soigner des malades.

«Ce qui constitue le vrai titre de gloire de Florence Nightingale, dit une de ses biographes¹,

¹ Y. Krebs-Japy, Florence Nightingale, sa vie et son œuvre, Paris 1932.

c'est d'avoir fondé les soins infirmiers modernes.» La création par Florence Nightingale de l'école-type d'infirmières de l'Hôpital Saint-Thomas, à Londres, école modèle où la formation devait durer au moins un an, fut la première étape de cette réforme de l'enseignement infirmier. Ses livres n'eurent pas une influence moins grande. Il est typique de se reporter à la liste des quatorze chapitres de *Notes on Nursing*, dont la première édition en français parut en 1862 sous le titre de *Des soins à donner aux malades* et fut introduite par une préface de Guizot: *Ventilation et chaleur, De la salubrité des maisons, De l'observation des petits détails, Du bruit qu'on fait autour des malades, De la variété*

comme moyen de guérison, *La nourriture, Le lit, La lumière, La propreté, Du bavardage, Des banalités que l'on débite aux patients, Nécessité de bien étudier le malade, Des qualités que doit avoir la garde-malade, Direction de la convalescence, et Soins particuliers pour les enfants.*

Ce livre «plein de charme, humain, sensible, intime, plein d'esprit et de savoureuses observations» est resté d'une étonnante fraîcheur. Ces quelques passages en témoignent mieux que tout commentaire:

«Une longue expérience personnelle de la maladie ou du soin des malades peut seule faire concevoir combien les malades souffrent de la vue des mèmes murs, de la même tapisserie, des mêmes objets autour de soi durant une longue réclusion dans une chambre.» (*Notes of nursing, De la variété comme moyen de guérison.*)

Ou encore:

«L'apprehension, l'incertitude, l'angoisse font à un patient plus de mal que les pires fatigues. Rappelez-vous qu'il est constamment face à face avec son ennemi, luttant contre lui, tenant avec lui de longues et imaginaires conversations. N'essayez pas de réconforter un malade en feignant de ne pas prendre son mal au sérieux. N'oubliez pas qu'un patient n'ose pas vous poser des questions. Le rôle de l'infirmière ne consiste pas seulement à éviter au malade des fatigues physiques, il consiste aussi à l'aider à porter le poids de ses pensées.» (Op. cit.)

En quelques phrases spirituelles elle détruit l'idée que l'on se faisait couramment des infirmières:

«Aucun homme, pas même un médecin, ne trouve de meilleurs qualificatifs pour définir ce que devrait être une infirmière que ceux-ci: docile et dévouée. Cette définition conviendrait aussi bien à un portefax ou même à un cheval. Elle serait insuffisante pour un policier... Cela me rappelle certain village où un vieillard idiot fut nommé maître d'école parce qu'il avait passé l'âge de garder les pourceaux. L'idée semble communément acceptée par les hommes et même par les femmes, qu'il suffit d'avoir éprouvé un chagrin d'amour et de se sentir incapable de faire autre chose pour devenir une bonne infirmière!»

Florence Nightingale était devenue, à pu dire un de ses biographes anglais, une sorte de «conseiller expert» du Ministère de la guerre sur maints sujets:

«Ce qu'elle écrit est si solide et d'une portée si générale que tous les mots en restent vrais et profonds. Pour ne prendre qu'un exemple, la manière dont elle suit la maladie dans ses processus de réparation est riche de conséquences. Les soins infirmiers (le «Nursing») ne doivent pas être seulement la stricte administration des médicaments, mais l'ensemble des soins de régime, d'aération, d'hygiène, qui aideront puissamment l'organisme à lutter contre son mal; il comporte encore tout ce qui a trait au logement des malades, la construction des hôpitaux, leur administration.»

N'est-il pas particulièrement intéressant, et utile, de relire aujourd'hui l'enseignement de

London 6 Sept 172

Je vous prie de me pardonner de n'écrire que ce pauvre mot.
Ma nièce, Emily Ternay, la fille unique de Sir Harry Ternay, est morte hier. C'est elle qui a travaillé plus que nous tous là en 1870-1. Elle était vraiment le génie de l'œuvre des Blessés. Dieu l'a retirée à lui. Si aimable, si dévouée et si aimée.

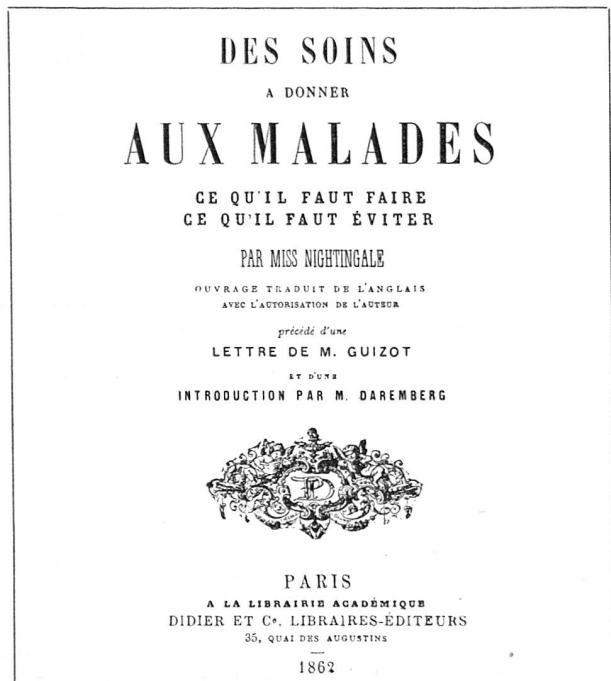
Les affaires nécessitantes et les maladies continues dont je suis accablée m'empêchent Monsieur, bien à regret de faire plus que vous offrir l'expression de ma profonde admiration.

Florence Nightingale

Monsieur Henry Dunant

Lettre de Florence Nightingale à Henry Dunant pour le remercier de ses paroles lors de son discours à Londres. (Document de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, cliché aimablement communiqué par la «Revue suisse des infirmières».)

Florence Nightingale? Après un siècle où les techniques des soins aux malades n'ont pas cessé de se perfectionner parallèlement aux progrès de la science, le problème redevient d'une singulière actualité. «L'infirmière, notaît un journal spécialisé anglais, ne tend-elle pas à s'acquitter toujours plus, devant la multiplicité des tâches qui lui incombent, des soins strictement techniques, et à s'en remettre pour les soins généraux à des personnes moins entraînées, élèves ou aides? Quelle solution apporter à ce problème? L'infirmière acceptera de devenir une



pure technicienne? Ou bien tentera-t-elle de réaliser un compromis en se rappelant que *soins généraux et soins techniques ne représentent qu'une seule et même tâche?* Les enseignements laissés par Florence Nightingale peuvent nous aider à parvenir, par une rationalisation du travail général de l'infirmière, à une fusion harmonieuse des techniques et des soins.»

L'influence de Florence Nightingale ne s'est pas arrêtée à ce seul domaine des soins infirmiers. Il n'a pas été moins considérable dans la formation des cadres infirmiers. L'Ecole Nightingale reçut dès sa fondation des demandes des hôpitaux du monde entier pour avoir d'elle des infirmières capables d'éduquer leurs élèves. C'était répondre au vœu même de Florence Nightingale qui souhaitait que ses élèves fussent instruites pour éduquer à leur tour. Préparées à leur rôle pédagogique, les infirmières de Florence Nightingale furent les pionnières de ce que sont aujourd'hui les écoles de cadres de la Croix-Rouge.

Son expérience dans les hôpitaux militaires de Scutari et de Crimée n'ouvrit pas moins de

voies neuves. L'infirmière anglaise était trop lucide pour idéaliser sa tâche. Lorsque la reine Victoria proposa d'envoyer de l'eau de Cologne aux hommes, elle suggéra que «*Quelqu'un ferait bien de dire à la Reine qu'un peu de gin serait mieux accueilli!*» Mais elle vit clairement que son devoir était de s'occuper non seulement des soldats malades mais encore des bien-portants. A Scutari, en mai 1855, elle ouvrit, non sans avoir eu à vaincre bien des oppositions, une petite salle de lecture pour les soldats convalescents. Elle se chargea elle-même de faire parvenir aux parents des soldats l'argent qu'ils souhaitaient adresser chez eux. Elle parvint à faire fermer les tavernes qui entouraient l'hôpital et, en septembre 1855, à ouvrir une grande salle de récréation, *The Inkermann Coffee House*, ainsi appelée du nom de la victoire remportée en Crimée par les Anglais et les Français quelques mois plus tôt, dans un baraquement construit grâce à l'apport de fonds privés, puis bientôt un second foyer de ce genre à l'usage des malades de l'hôpital. Ne sont-ce pas là les premiers «Foyers du soldat» contemporains et l'ébauche du Service social de l'armée?

L'assistance aux malades quittant l'hôpital, les problèmes de l'hygiène rurale, les écoles de sages-femmes, Florence Nightingale a également réalisé l'importance de telles œuvres. Elle y suivit l'admirable exemple de saint Vincent de Paul qu'elle aimait à citer. C'est à Liverpool que Florence Nightingale, avec un philanthrope de cette ville, crée une première école d'infirmières d'un genre nouveau et où les élèves étaient préparées à soigner les malades aussi bien à domicile qu'à l'hôpital, initiative qui est à l'origine de tout le travail de l'infirmière visiteuse et de la création des dispensaires comme il est à l'origine des cours de soins au foyer. Elle insistait pour que les élèves de cette école n'apprennent pas à «*faire des discours aux femmes du village, mais à travailler avec elles*». Elle disait encore, envisageant cet immense travail qui ne recevrait que bien plus tard le nom que nous lui connaissons d'assistance ou de service social:

«La bienfaisance doit être éduquée, le désir d'aider les autres à porter leur fardeau ne suffit pas. Il faut leur apprendre comment le porter: la générosité, les bonnes intentions ne sont rien si celui qui donne ne sait pas comment donner. Le but de la travailleuse (sociale) ne doit pas tant être de soulager que d'éduquer, et elle ne peut le faire qu'en devenant l'amie et la confidente des gens dont elle s'occupe. Elle ne doit jamais critiquer, jamais gronder, jamais mettre la loi en avant. Elle ne doit jamais faire remarquer le désordre qui règne dans la maison, ni blâmer une mère négligente. Si elle le fait, elle ne peut que provoquer l'opposition et éveiller chez les gens le désir de la voir partir. Par contre, elle doit se mettre à l'ouvrage, faire elle-même de l'ordre, donner l'exemple que la famille suivra quand elle aura vu qu'il est bon. Il est inutile de donner des conférences aux gens sur